

silencieux et enjoués. Combien de temps allait durer cette vie? Après allait venir le Paradis; il fallait prendre patience.

J'ai tendu la main à Taéma, qui était assis à ma droite, et lui ai dit en arabe la parole sacrée des musulmans : — Il n'y a qu'un Dieu et Mahomet est son prophète. Il a tressailli, surpris; il semblait que j'avais dévoilé son secret; il m'a regardé, rayonnant de joie, et m'a serré la main.

Nous sommes partis. Je marchais à pied, je ne pouvais plus supporter le rythme lent et patient du chameau. A notre droite et à notre gauche, des montagnes de granit rouge et vert; parfois un oiseau passait, petit, noir, avec une petite calotte blanche, comme un jockey. Une file de chameaux est apparue au bout du chemin, les bédouins ont poussé un cri joyeux, nous nous sommes arrêtés. « Sélam alékoum », paix sur vous, nous ont crié les deux chameliers qui arrivaient; ils ont saisi les mains des autres, et se sont penchés l'un vers l'autre, joue contre joue; ils se saluaient longuement, d'une voix faible, berçante. Le dialogue simple et éternel s'est engagé : — Comment vas-tu? Comment vont tes femmes, tes chameaux? D'où viens-tu? Où vas-tu? Les mots Sélam, paix, et Allah, revenaient sans cesse sur leurs lèvres et cette rencontre dans le désert prenait le sens sublime et sacré que devrait toujours prendre une rencontre d'êtres humains.

Je contemplais avec émotion les enfants du désert. Comment vivent-ils! avec quelques dattes, une poignée de maïs, une tasse de café. Leur corps est flexible, leurs mollets sont minces comme ceux d'une chèvre, leur œil est celui d'un épervier; ce sont les hommes les plus pauvres et les plus hospitaliers du monde; ils ont faim et ne mangent pas à satiété, pour avoir toujours un peu de café, un peu de sucre, une poignée de dattes à donner à l'étranger. A Raïtho, l'higoumène m'avait raconté qu'une petite bédouine restait debout à regarder un excursionniste anglais qui avait ouvert ses boîtes de conserves et mangeait; l'Anglais lui a donné à manger une bouchée mais la fille, par orgueil, n'a pas accepté, et brusquement elle s'est évanouie et est tombée d'inanition.

Le grand amour du bédouin est son chameau. Je voyais Taéma, Mansour et Aoua, comme le fin coquillage de leur oreille s'agitait, inquiet, quand ils entendaient le moindre souffle de la bête. Ils s'arrêtaient, arrangeaient la selle,

tâtaient son ventre, ses jambes, cueillaient tout ce qu'ils trouvaient d'herbes sèches et les lui donnaient à manger. Et le soir, ils le débâtaient, le couvraient d'une couverture de laine, étendaient une serviette à terre et nettoyaient attentivement sa nourriture.

Une vieille chanson arabe loue le compagnon bien-aimé du bédouin : « Le chameau marche, avance dans le désert. Il est solide comme les planches d'un cercueil; ses cuisses sont dures et pareilles à une haute porte fortifiée. Les traces de la corde sur ses flancs ressemblent à des lacs asséchés couverts de cailloux; on le touche et l'on croit toucher une lime. Il est pareil à l'aqueduc que l'architecte grec avait construit et recouvert de tuiles! »

Nous gravissions hâtivement la montagne, brûlant de nous trouver enfin devant le monastère. Un peu d'eau dans une vasque, quelques dattiers, une cabane de pierre; un peu plus loin une croix de fer plantée sur un rocher. Nous approchions. Et soudain Taéma a levé la main : — Der! cria-t-il, le monastère!

Sur une terrasse, entre deux hautes montagnes, est apparu, ceint de murailles élevées, le célèbre monastère du Sinaï. J'avais violemment désiré cet instant, et à présent que je tenais dans ma main le fruit de la grande peine, j'éprouvais une joie calme, sans cris, et je ne me hâtais pas. L'espace d'un éclair, une impulsion : retourner sur mes pas. J'ai éprouvé la joie cruelle de ne pas moissonner, de ne pas jouir du fruit de la moisson. Mais soudain une brise tiède s'est levée, chargée du parfum des arbres en fleurs; l'homme a triomphé en moi, j'ai avancé.

A présent j'apercevais nettement le monastère, les murs, les tours, l'église, un cyprès. Nous sommes arrivés dans le jardin, en dehors des remparts; je me suis hissé au-dessus de la clôture et j'ai vu : en plein milieu du désert, brillaient au soleil des oliviers, des orangers, des noyers, des figuiers et des amandiers divins, immenses. Une douce chaleur, un parfum, un bourdonnement de petits insectes, le Paradis!

J'ai joui longuement de ce visage de Dieu, riant, ami des hommes, fait de terre, d'eau et de sueur humaine. Cela faisait trois jours que j'affrontais l'autre, son visage terrible, sans une fleur, tout de granit. Je disais : voilà le véritable